

Un grand nombre de personnes qui ne lisent que l'Anglais, nous ayant manifesté le désir de voir notre feuille publiée dans les deux langues, nous avons en conséquence fait des demandes à Philadelphie, pour avoir suffisamment de caractères, afin de faire paraître tous les jours, L'ABILLIÉ en un plus grand format. On attendra, nous pensons, en anglais, des articles favorables à la cause que nous avons embrassée.

COUR CRIMINELLE.

1ère condamnation.—Hier, le nommé Pedro Alonzo, accusé d'avoir frappé Mrs. Kether Hunt, a été convaincu, et condamné à servir trois mois d'emprisonnement.

Jugemens rendus.—A. Leroux accusé d'avoir acheté des marchandises volées, et Juan José Cardenas, accusé d'avoir assassiné la vie d'un individu en face de la halle, ont été trouvés coupables. Le juge n'a pas encore prononcé leurs sentences.

HOMMAGE.

A l'un des bienfaiteurs de l'humanité souffrante! Hier matin on eut lieu les obèques du Docteur Louis de Larocq, âgé de 88 ans, médecin des prisons de la ville d'Orléans. Ses funérailles, annoncées pour Jeudi à 5 heures du soir, ont été renvoyées au Vendredi matin, par un incident qui a fait croire qu'il n'était pas mort. Ce digne médecin que son caractère affable et sa bonté secourable et son humanité constante portaient à prodiguer ses secours aux malheureux; ce digne vétérinaire, d'une profession si respectable et si mal appréciée, laisse un modèle à ses dignes confrères, et des regrets à ses amis! Son désintéressement n'avait pas contribué à assurer le bien-être de ses vieux jours, et encore moins celui de sa famille! en conséquence, tous les vœux du public tendent à voir passer sa place de "Médecin des Prisons de la Ville" dans les mains de son neveu, le Docteur Fournier, père de famille lui-même, qui exerce depuis vingt ans son art dans notre pays. On espère que les biens de parents, donnés à ce digne médecin le droit d'assister la famille du défunt, ce serait, de la part du Maire et du Conseil de Ville, un acte de justice doublement méritoire, que de nommer M. Fournier pour succéder à son respectable parent!

Arrivée du Grampus.

La goëlette des Etats-Unis le Grampus, commandée par le capt. W. K. Latimer, est arrivée dans ce port hier soir, venant de croisière après être partie de Tampico. On dit les officiers et l'équipage en bonne santé.

Quelque de Pensacola.

Arrivée du Natchez.

La goëlette Natchez est arrivée d'une croisière dans le golfe du Mexique au nord de l'île de Cuba, ayant fait le croisière du commandeur Ridgeley. Nous apprenons d'appréhender que le lieutenant W. B. Nicholson, du Natchez, est mort le 15 Octobre dans la traversée de la Havane.

La frégate espagnole Ferle, avec plus d'un million de piastres en espèces à bord pour le roi d'Espagne, est partie de la Havane vers le 16 Octobre en compagnie de la frégate Casilda. On dit que la Casilda l'accompagnerait hors du golfe et serait ensuite venue pour Porto Rico. On croyait généralement que le Commodore Porter était parti à la poursuite de la Ferle, ayant été rencontré au vent des Tortugas peu de jours après le départ de la frégate. Le Natchez a porté des secours à plusieurs bâtimens marchands qu'il a rencontrés en déviation à la mer. La Havane jouissait de la plus grande salubrité.—[16]

Le 4 de Juillet dernier, l'escadre américaine se trouvant à Smyrne, célébra comme de coutume, cette journée mémorable par une salve d'artillerie. Les escadres françaises, anglaises et russes qui se trouvaient dans le port, se joignirent dans cette célébration, et répondirent coup pour coup. Un dîner splendide fut donné par le commandant américain, auquel furent invités tous les officiers supérieurs de la marine étrangère.

MINISTRE DE LA GUERRE.

Au capitaine-général de la Catalogne.

Excellence, le roi notre maître a bien voulu me communiquer, en date de ce jour, le décret royal qui suit:

Art. 1er. Si, à la première intimation faite par les généraux, les chefs et officiers de mes troupes, les rebelles ne se soumettent à discrétion, ils seront tous fusillés.

2. Tous ceux qui se joindront aux rebelles, et feront avec eux cause commune, seront punis de mort.

3. On n'accordera aux rebelles pris les armes à la main que le temps nécessaire pour se préparer à une mort chrétienne.

4. Tout individu, soit militaire ou non, qui, sur un autre point, commettrait le crime de rébellion, s'exposera à la peine marquée dans les articles précédens.

5. Pardon sera accordé aux sergens, caporaux et soldats qui livreront les rebelles à leurs chefs et officiers.

Vous veillerez à l'exécution, à l'impression, publication et mise en circulation de ce décret, afin que tout le monde en pren-

ne connaissance. C'est ce que je communique à V. Exc. par ordre du roi pour votre règle de conduite. Sin d'orden de V. Exc. Madrid, ce 17 août 1825. Signé. ZAMBRANO.

DE L'INTERIEUR.

[Extrait du National (Washington) Journal.]

Le général Jackson en opposition au général Washington. De grands tributs d'éloges ont été payés par les partisans du gén. Jackson à la sagesse et au patriotisme du général Washington; et ils ont fait tout leur possible pour persuader au peuple que dans un tel état des choses, il n'y avait rien de mieux à faire que de laisser le timon de l'état à celui qui, d'après une des résolutions adoptées à une assemblée de ses amis, "était né pour nous gouverner" nous devons reconnaître un second Washington! Lui qui par son moral, son génie et l'élevation de son esprit, semblait avoir été formé par la divinité tout exprès pour achever l'œuvre de notre indépendance!

Cette identité parfaite semble être une découverte récente, et nous pensons qu'elle ne saurait être fort agréable au général Jackson, qui n'a jamais paru désirer, et n'a jamais démontré l'intention de s'identifier avec la politique du général Washington, pendant l'administration de ce grand homme; et qui s'est refusé d'une manière singulière à soutenir quelques unes des mesures favorites du père de la patrie, ainsi que de concourir à l'approbation générale dont sa politique a été couronnée tant dans le congrès qu'au dehors.

Lorsque le général Washington prononça son dernier discours présidentiel au congrès, le Mercredi 7 de Décembre 1796; il termina son discours en ces termes:

"La situation dans laquelle je me trouve, pour la dernière fois au milieu des représentans du peuple des Etats-Unis, me rappelle naturellement l'époque où a commencé l'administration, telle qu'elle existe aujourd'hui. Et il m'est impossible de laisser passer l'occasion qui s'offre de vous féliciter, ainsi que mon pays, sur le succès d'une telle épreuve; et de renouveler ici mes ferventes applications au suprême arbitre de l'univers et des nations, pour que la sollicitude de sa providence continue de s'étendre sur les Etats-Unis; que la vertu et le bonheur du peuple soient garantis; et pour que le gouvernement qu'il a institué pour la protection de ses libertés soit perpétuel."

Une résolution pour répondre par une adresse respectueuse aux sentimens exprimés dans ce discours, fut adoptée; et MM Fisher Ames, de Massachusetts; James Madison, de Virginie; Samuel Sitgreaves, de Pennsylvanie; Abraham Baldwin, de Georgie; et William Smith, de la Caroline du Sud, furent nommés, du comité pour préparer cette adresse.

Cette adresse fut soumise à la Chambre par le comité, le Jeudi 15 de Décembre. Nous donnons en entier tout ce qui n'a pas rapport aux objets spéciaux recommandés au congrès dans le discours du président, et telle qu'elle fut adoptée.

"Quand nous examinons la situation intérieure des Etats-Unis, nous croyons qu'il est naturel et convenable de comparer cette époque avec l'époque antérieure; et avec les mesures du gouvernement; et de les faire contraster avec les calamités où l'état de guerre a plongé plusieurs nations européennes. Car, la conséquence qui résulte de cette comparaison, tend à justifier et à exciter une admiration encore plus grande pour notre constitution; et à exalter dans notre âme une piété encore plus ardente envers le Tout-Puissant pour les bienfaits de sa providence, grâces auxquels, votre administration a été si distinguée; et lorsque notre reconnaissance nous porte à nous convaincre que nous devons à la sagesse et à la fermeté de votre administration patriotique les succès qu'a obtenus la forme de notre gouvernement, nous ne saurions nous empêcher de vous exprimer les sentimens du profond regret avec lequel nous vous voyons vous retirer des affaires publiques."

"Comme une autre occasion peut ne pas se présenter, nous ne pouvons permettre que celle-ci nous échappe sans essayer de vous peindre quelques-unes des émotions qu'elle éveille en nous. La reconnaissance et l'admiration de vos compatriotes est toujours excitée par le souvenir des vertus et des grands talens qui ont si éminemment contribué à achever notre révolution, et l'époque glorieuse en sera constamment gravée dans notre mémoire.

"Votre obéissance à la voix de la patrie, et à celle des devoirs qu'elle vous imposait, lorsque vous quittâtes une seconde fois avec peine la retraite que vous aviez choisie, et que vous acceptâtes, pour la première fois, la présidence, nous donna une nouvelle preuve de votre dévouement et

de votre zèle pour son service; elle nous fut un gage du patriotisme et des succès qui distingueraient votre administration. Les sentimens des citoyens dans les villes de leur premier magistrat à essentiellement contribué à ce succès: nous nous persuadons que les millions d'individus que nous représentons partagent avec nous notre sollicitude dans cette occasion.

"Cependant nous ne pouvons oublier que votre modération et votre magnanimité; deux fois déployées en vous retirant de votre poste éminent, offrent à l'espèce humaine un exemple aussi rare qu'instructif, et aussi précieux pour une république.

"Quoiqu'il nous soyons convaincus que cet événement complète l'illustration d'un caractère sans égal, par la coincidence des vertus, des talens, des succès, et de l'estime publique; nous ne croyons pas moins vous devoir Monsieur, et encore davantage à nous mêmes, et à la nation, (et nous ne présumons pas trop en croyant être les interprètes du langage des cœurs) d'exprimer les sentimens dont nous sommes pénétrés.

"Le spectacle d'une nation libre et éclairée offrant, par la voix de ses représentans, le tribut de son entière approbation, à son premier citoyen; quelque nouveau et quelque intéressant qu'il puisse être, tire tout son lustre (lustre que les circonstances et l'enthousiasme ne peuvent donner, et que l'adulation ternirait) du mérite transcendant dont il est le témoignage spontané.

"Puissez vous jouir longtems de cette liberté qui vous est si chère; et à laquelle votre nom sera toujours attaché. Puissent vos propres vertus et les voix de toute une nation obtenir des jours fortunés pour la fin de votre carrière et tout ce qui peut contribuer efficacement à votre bonheur. Pour l'amour de notre pays, pour l'amour de la Liberté Républicaine, c'est notre souhait le plus ardent que votre exemple puisse être suivi par tous vos successeurs; et qu'ainsi après avoir été l'ornement et la sauvegarde du siècle il devienne le patrimoine de nos descendans."

Lorsqu'on appela aux voix, sur cette adresse, il y eut soixante sept voix pour et douze contre.

Ceux qui ont voté pour l'affirmative sont—

Messrs. Fisher Ames, Theodorus Bailey, Abraham Baldwin, David Bard, Theophilus Bradbury, Nathan Bryau, Gabriel Christie, Thomas Claiborne, John Clifton, Joshua Coit, William Cooper, William Craik, James Davenport, Henry Dearborn, George Dent, George Ege, Abiel Foster, Dwight Foster, Jessé Franklin, Nathaniel Freeman, Jun. Albert Gallatin, Ezekiel Gillet, James Gillespie, Nicholas Gilman, Henry Glen, Chauncey Goodrich, Andrew Gregg, Roger Griswold, William B. Grove, Robert Goodloe Harper, Carter B. Harrison, Thomas Hartley, Jonathan N. Havens, John Heath, Thomas Henderson, William Hindman, George Jackson, Aaron Mitchell, Samuel Lyman, James Madison, Francis Malbone, Andrew Moore, Frederick A. Muhlenburg, John Nicholas, John Page, Josiah Parker, John Patton, John Reed, John Richards, Samuel Sewall, John S. Sherburne, Samuel Sitgreaves, Nathaniel Smith, Israel Smith, Isaac Smith, William Smith, Richard Sprig, jr. William Strudwick, John Swawick, Zephaniah Switt, George Thatcher, Mark Thompson, John E. Van Allen, Philip Van Cortlandt, Joseph B. Varnum, Peleg Wadsworth, and John Williams.

Ceux qui ont voté pour la négative sont: Messrs. Thomas Blount, Isaac Coles, William B. Giles, Christopher Greenup, James Holland, Andrew Jackson, Edward Livingston, Mathew Locke, William Lyman, Samuel Maclay, Nathaniel Macon, et Abraham Venable.

Parmi ces derniers nous trouvons Wm. B. Giles, E. Livingston, N. Macon, et Andrew Jackson, ce dernier avait siégé pour la première fois au commencement de la session.

Ici nous voyons le général Jackson en opposition non seulement au gén. Washington mais à une Phalange de républicains éprouvés qui occupaient le premier rang dans l'amour et la vénération du peuple; nous le voyons inscrire son refus de témoigner à Washington la reconnaissance qu'il avait méritée les services éminens qu'il avait rendus à son pays; ainsi que l'espérance que son exemple influencerait les administrations futures, en les engageant à suivre la route qu'il leur avait tracée, par des sentimens exprimés par le congrès au nom de la nation ce qui était l'expression des sentimens de tous les cœurs (comme le dit l'adresse) dont nous croyons en ce moment être les interprètes fidèles.

Avec quelle conséquence alors, les partisans du général Jackson peuvent ils rallier la politique de deux hommes, dont l'un, a refusé d'approuver celle de l'autre, en lui refusant les témoignages de sa reconnais-

sance et de l'admiration qu'inspiraient ses vertus et ses talens.

FEUILLETON.

Le Duel singulier, ou les nouveaux Horaces.

Un duel assez singulier vient, dit-on, d'avoir lieu à Brivo-la-Gaillarde. Un jeune homme entre assez brusquement dans un café, et en entrant renverse une table sur laquelle jouaient trois individus; de là une querelle, et les trois offensés demandent à un jeune homme une prompt réparation. L'embarras de l'agresseur involontaire était assez grand:

Que voulez-vous qu'il fit contre trois?

Comme il ne se souciait pas de courir trois chances de mort l'une après l'autre, il prend le parti opposé à celui qui avait donné la victoire au champion des Romains; il propose à ses adversaires de se réunir dans un duel commun, dont voici quel était le mode.

Il est bon de prévenir d'abord nos lecteurs que, des trois duellistes, l'un était d'une haute stature, l'autre d'une taille ordinaire, et le dernier une espèce de pygmée, véritable hillipution.

On apporte quatre pistolets, dont un seul était chargé; on les met dans un chapeau; le jeune homme et ses trois adversaires prennent chacun le leur; ensuite ces derniers se rangent sur une ligne de profondeur et par rang de taille, mais à l'inverse des trois innocens, et en commençant par le plus petit. Au signal donné, les quatre coups partent. Le jeune homme avait reçu du hasard le pistolet chargé, dont la balle va percer l'épaule du nain, et casse ensuite le petit doigt de l'homme de moyenne taille. Maintenant, demanderont quelques curieux, que fit-elle en arrivant jusqu'au troisième?... Ce qu'elle fit elle lui passa entre les jambes.

Les Muses visitent parfois l'atelier de l'artisan; la boutique du perruquier (vieux style), et l'élegant salon pour la coupe des cheveux. On se rappelle encore la franchise gaité du menuisier de Nevers, qui se délassait des fatigues du rabot, en fabricant des chapeaux potagers; et la fameuse tragédie de Maître André, dont le Tremblement de terre de Lisbonne a laissé des traces profondes, et a fait voir qu'une tragédie peut être aussi tirée par les cheveux. Ce n'est ni le premier, ni sans doute le dernier exemple de cette vérité.

Un nouveau Figaro qui frise indifféremment des tours de sa façon, tours à courrons d'air, et autres merveilles, vient d'adresser aux dames une œuvre poétique, dont le mérite prouve qu'il a droit d'être rangé parmi ces météores qui brillent trop rarement parmi nous.

Le coiffeur de Strasbourg prend lui-même le nom de Figaro; mais il a soin de se distinguer de son homonyme; il se prévient ses lectrices en ces termes:

"Du célèbre barbier que je prends pour modèle, je me garderai bien d'imiter les défauts."

Ainsi, Mesdames, point de cornets de bonbons pour la petite Figaro!

Sa modestie lui fait ajouter:

Mes vers, comme les siens, ne seront pas poignés.

Cependant il donne une description fort élégante des bals et des salons, où l'on se dépouille des chapeaux et des bêtises:

"Qu'est-ce qui reste alors? C'est une écharpe."

"Dont les nœuds enlacs, les gracieux contours, élégants à la fois et modeste coiffure."

"D'un charme inexprimable ornant votre figure."

"Enchaînant les tendres amours."

"Il est des fers bien doux, il est des fers à craindre."

"Des fers dont gémît la nature."

"Mais, grâce à leur légèreté"

"Des miens vous n'aurez pas, je l'espère, à vous plaindre."

Vient ensuite le chapitre des parfums, des poudres,

"Qui donneront plus de lustre à vos charmes."

Enfin le poète coiffeur termine par ces vers:

"Je ne viens pas, je vous le jure,

"Vous jeter de la poudre aux yeux."

On peut juger par ces citations, que le Figaro de Strasbourg n'est pas une tête à perruque, et qu'il est bien différent de nos poètes de salon à qui il serait en état de faire la barbe.

LA PAUVRE MALADE.

Un médecin, qui ne nous permet pas de le nommer, avait soigné, pendant une partie de l'hiver dernier, une pauvre femme dangereusement malade. Tous ses secours de l'art et de la bienfaisance qui lui prodiguaient les progrès du mal, et ne parvinrent pas à les arrêter. La malade touchant à ses derniers momens: Ma bonne, lui dit le docteur, que m'avez-vous dans votre testament pour les visites que je vous ai faites?—Hélas! mon cher monsieur, dit la mourante, j'en ai si peu que je n'ai à laisser à ce pauvre malheureux (en montrant son enfant) que le pain que vous avez apporté chez moi.—Cette excuse ne me suffit pas, interrompit le doc-